

La Dernière des Stanfield

Du même auteur chez À vue d'œil :

Elle et lui

L'Horizon à l'envers

Marc Levy

La Dernière des Stanfield



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2017.
© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0117-4

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Louis, Georges, Cléa
À Pauline*

« Il y a trois versions à une histoire : la
vôtre... la mienne... et celle qui est vraie.
Personne ne ment. »

Robert EVANS

*There are three sides to every story :
yours... mine... and the truth. Non one
is lying.*

Eleanor-Rigby

Octobre 2016, Londres

Je m'appelle Eleanor-Rigby Donovan.

Mon prénom vous dit peut-être quelque chose. Mes parents étaient fans des Beatles, « Eleanor Rigby » est le titre d'une chanson écrite par Paul McCartney.

Mon père a horreur que je lui fasse remarquer que sa jeunesse appartient au siècle dernier, mais dans les années 1960, les fans de musique rock se divisaient en deux groupes. Rolling Stones ou Beatles ; pour une raison qui m'échappe, il était inconcevable d'apprécier les deux.

Mes parents avaient dix-sept ans quand ils ont flirté pour la première fois, dans un pub londonien près d'Abbey Road. Toute la salle entonnait « All You Need Is Love », les yeux rivés sur un écran de télévision où un concert des Beatles était retransmis en mondovision. Sept cents millions de téléspectateurs accompagnaient

leurs émois naissants, de quoi marquer le début d'une histoire à l'encre indélébile. Et pourtant, ils se perdirent de vue quelques années plus tard. La vie étant pleine de surprises, ils se retrouvèrent dans des circonstances assez cocasses, à l'aube de leur trentaine. Je fus conçue treize ans après leur premier baiser. Ils avaient pris leur temps.

Mon père ayant un sens de l'humour qui connaît peu de limites – on raconte dans la famille que c'est cette qualité qui aurait séduit ma mère –, lorsqu'il alla enregistrer mon acte de naissance, il choisit de m'appeler Eleanor-Rigby.

— C'est la chanson que nous écoutions en boucle, alors que nous t'inventions, m'a-t-il confié un jour pour se justifier.

Détail que je n'avais nulle envie de connaître, d'une situation que je n'avais nulle envie d'imaginer. Je pourrais expliquer à qui veut l'entendre que mon enfance fut difficile ; ce serait un mensonge et je n'ai jamais su mentir.

Ma famille est du genre dysfonctionnelle, comme toutes les familles. Là aussi, il y a deux clans : celles qui l'admettent et celles qui font semblant. Dysfonctionnelle, mais joyeuse, parfois

presque trop. Impossible de dire quoi que ce soit sur un ton sérieux à la maison sans se faire brocarder. Il y a une volonté absolue chez les miens de vouloir tout prendre avec légèreté, même ce qui est lourd de conséquences. Et, je dois l'avouer, cela m'a souvent rendue dingue. Chacun de mes parents a obstinément attribué à l'autre ce grain de folie qui a germé dans nos conversations, nos repas, nos soirées, mon enfance, comme celles de mon grand frère (il est né vingt minutes avant moi) et de Maggie, ma sœur cadette.

Maggie, septième chanson de la face A de l'album *Let It Be*, a un cœur qui ne tiendrait pas dans la main d'un géant, un caractère bien trempé, elle est aussi une égoïste sans pareille quand il s'agit des petites choses du quotidien. Ce n'est pas incompatible. Si vous avez un vrai problème, elle répondra toujours présente. Refusez de monter à quatre heures du matin dans la voiture de deux copains trop alcoolisés pour conduire, elle piquera les clés de l'Austin de Papa, viendra en pyjama vous chercher à l'autre bout de la ville et déposera aussi vos copains chez eux après leur avoir passé un savon, même

s'ils ont deux ans de plus qu'elle. Mais essayez de chiper un toast dans son assiette au petit déjeuner et vos avant-bras s'en souviendront longtemps ; n'espérez pas non plus qu'elle vous laisse un peu de lait dans le réfrigérateur. Pourquoi mes parents l'ont-ils toujours traitée comme une princesse, le mystère reste entier. Maman lui vouait une admiration malade, sa petite dernière était promise à accomplir de grandes choses. Maggie serait avocate ou médecin, voire les deux, elle sauverait la veuve et l'orphelin, éradiquerait la faim dans le monde... bref, elle était l'enfant chérie et il fallait que toute la famille veille sur sa destinée.

Mon frère jumeau se prénomme Michel, septième chanson de la face A de *Rubber Soul*, bien que sur l'album en question, le prénom soit au féminin. Le gynécologue n'avait pas vu son zizi à l'échographie. À ce qu'il paraît, nous étions trop serrés l'un contre l'autre. *Errare humanum est*. Et grande surprise au moment de l'accouchement. Mais le prénom avait été choisi, pas question d'en changer. Papa se contenta de faire sauter un l et un e, et mon frère passa les trois premières années de sa

vie dans une chambre aux murs roses embellis d'une frise où Alice courait derrière des lapins. La myopie chez un gynécologue peut avoir des conséquences insoupçonnées.

Ceux dont la bonne éducation rivalise avec l'hypocrisie vous diront d'un ton gêné que Michel est un peu spécial. Les préjugés sont l'apanage des gens convaincus de savoir tout sur tout. Michel vit dans un monde qui ignore la violence, la mesquinerie, l'hypocrisie, l'injustice, la méchanceté. Un monde désordonné pour les médecins, mais où, pour lui, chaque chose et chaque pensée a sa place, un monde si spontané et sincère qu'il me laisse à croire que c'est peut-être nous qui sommes spéciaux, pour ne pas dire anormaux. Ces mêmes médecins n'ont jamais réussi à définir de façon certaine s'il avait un syndrome d'Asperger ou s'il était simplement différent. Rien de simple en réalité, mais Michel est un homme d'une douceur incroyable, un puits de bon sens, et une source de fous rires intarissable. Si je ne sais pas mentir, Michel, lui, ne peut s'empêcher de dire ce qu'il pense, au moment où il le pense. À quatre ans, quand il s'est enfin décidé à parler, il a demandé dans

la file d'attente d'une caisse de supermarché à une dame en fauteuil roulant où elle avait trouvé son carrosse. Maman, bouleversée de l'entendre enfin prononcer une phrase construite, l'a d'abord pris dans ses bras pour l'embrasser avant de piquer un fard terrible. Et ce n'était que le début...

Depuis le soir où ils se sont retrouvés, mes parents se sont aimés. Il y eut entre eux des matins d'hiver où le froid régnait en maître, comme dans tous les couples, mais ils se sont toujours réconciliés, respectés et surtout admirés. Lorsque je leur ai demandé un jour, alors que je venais de me séparer de l'homme dont j'étais pourtant éprise, comment ils avaient fait pour s'aimer toute une vie, mon père m'a répondu : « Une histoire d'amour, c'est la rencontre de deux donneurs. »

Maman est morte l'an dernier. Elle dînait avec mon père au restaurant, le serveur venait de lui apporter un baba au rhum, son dessert préféré, quand elle s'est écroulée dans la motte de chantilly. Les secours n'ont jamais pu la ranimer.

Papa s'est bien gardé de nous faire partager sa souffrance, conscient que nous la vivions à notre manière. Michel continue chaque matin d'appeler Maman, et mon père lui répond invariablement qu'elle ne peut pas venir au téléphone.

Deux jours après que nous l'avons portée en terre, Papa nous a réunis autour de la table familiale et nous a formellement interdit de tirer des têtes d'enterrement. La mort de Maman ne devait en aucun cas amoindrir ce qu'ils avaient construit pour nous, au prix de tant d'efforts : une famille joyeuse et soudée. Le lendemain, nous avons trouvé un petit mot de lui sur la porte du réfrigérateur : « Mes chéris, un jour vos parents meurent, et puis un autre jour ce sera votre tour, alors passez une bonne journée, Papa. » Logique, aurait dit mon frère. Il n'y a pas un instant à perdre à se complaire dans le malheur. Et puis quand votre mère plonge dans les ténèbres la tête dans un baba au rhum, cela donne à réfléchir.

Mon métier fait pâlir de jalousie tous ceux qui m'interrogent à ce sujet. Je suis journaliste au magazine *National Geographic*. Payée,

chichement, mais payée néanmoins pour voyager, photographier et décrire la diversité du monde. Chose étrange, il m'aura fallu parcourir la planète pour découvrir que la splendeur de cette diversité était partout dans mon quotidien, qu'il me suffisait de pousser la porte de notre immeuble et d'être plus attentive aux autres pour la constater.

Mais lorsque vous passez votre vie dans les avions, dormez trois cents nuits par an dans des chambres d'hôtel plus ou moins confortables, plutôt moins d'ailleurs en raison des restrictions budgétaires, écrivez la plupart de vos papiers dans des autobus cahoteux, et que la vue d'une douche propre vous procure une extase sans pareille, de retour chez vous, vous n'avez qu'une envie : rester vautrée dans un canapé moelleux, les pieds en éventail avec un plateau-télé et votre famille à portée de main.

Ma vie sentimentale se résume à quelques jeux de séduction, aussi rares qu'éphémères. Voyager sans cesse vous estampille au fer rouge d'un célibat à durée indéterminée. J'ai entretenu durant deux ans une relation que je voulais fidèle avec un reporter du *Washington*